



**Aide à la prédication  
Dimanche 5 novembre  
Matthieu 10, 34-39**

**Alexandra Breukink  
Gunsbach**

**Matthieu 10 : 34 – 39 (français courant)**

34 « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le combat.

35 Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère ;

36 on aura pour ennemis les membres de sa propre famille.

37 Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.

38 Celui qui ne se charge pas de sa croix pour marcher à ma suite n'est pas digne de moi.

39 Celui qui voudra garder sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi la retrouvera. »

**Matthieu 10 : 34 – 39 (Bible Bayard)**

34 Croyez-vous que je sois venu apporter la paix en ce monde ? Non. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le poignard. 35. Je suis venu diviser

« le fils et le père

la fille et la mère

la bru et la belle-mère.

36. Et l'homme verra les siens se retourner contre lui. »

37. Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.

Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.

38. Et qui marche pas sur mes traces, chargé de sa croix, n'est pas digne de moi non plus.

39. Qui veut sauver sa vie la perdra.

Et qui a perdu sa vie à cause de moi la trouvera.

Groupes... Un texte difficile sur notre plan de lecture après cette belle fête de protestantisme où nous avons tant célébré, cherché la fraternité ! Entre

protestants luthérien, réformé, évangélique. Entre protestants et catholiques. Entre chrétiens et croyants d'autres religions... Beaucoup ont été attristés par la réaction du CNEF renonçant au dernier moment pour cause de ce culte inclusif dans la programmation. « *Il est important de donner un visage d'unité dans cette société divisée, nos relations sont habituelles et nous avons un intérêt commun à être unis* », soulignait encore Mgr Christian Kratz, évêque auxiliaire de Strasbourg. Le monde a besoin de voir de chrétiens unis, prêts à travailler ensemble. Des signes de paix. C'est alors comme si ces paroles du Christ viennent semer la pagaille, là où nous avons l'impression d'aller – enfin !- à sa suite dans la bonne direction. Après 500 ans de division. Pas le temps de savourer ce beau résultat. Faut-il reprendre les armes ? Retourner à la guerre des religions ? « *34 Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. 35 Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère, 36 et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison.* » Le Christ n'est pas venu pour apporter la paix, mais le poignard. Il est venu pour diviser...

Je ne sais pas si je suis capable d'entendre ces paroles violentes. Pas au début de cette semaine, juste après Protestants en Fête !

Et me voilà à la recherche de quelque chose qui dans ce texte résonne, fait sens... Puisque je suis, il faut l'avouer, un peu fatiguée aussi de cette grande fête, que j'ai célébrée avec les jeunes de la vallée de Munster (avec deux nuits passées dans un centre de rencontre où j'ai essayé de dormir avec 899 autres sur mon petit matelas de sol), je commence par quelque chose de *light*. Peut-être les commentaires dans mon *Ze-Bible* me donneront quelques pistes :

« Jésus avertit solennellement ses disciples : ceux qui accueillent son message d'amour et de pardon placent Dieu au centre de leur vie. Leurs priorités changent, la fidélité au Christ passe avant toute chose. Vivre l'Évangile n'est pas de tout repos ! » (page 1691).

Tout de suite je me sens reconnue ! Effectivement, passer un week-end avec les jeunes à la suite du Christ est plutôt une affaire épuisante !

« *Vivre l'Évangile n'est pas tout repos !* » C'est alors que le titre du dernier livre de Marion Muller-Colard me vient à l'esprit : *L'intranquillité* . J'ouvre le livre et je tombe tout de suite sur mot d'ordre au début de livre, une phrase d'Emmanuel Mounier.: « *La paix se fait en moi parce que j'ai rejeté la paix.* » Rejeter la paix...Y aurait-il quelque chose de positif à voir dans ce *combat, la guerre, cette épée, le poignard (μάχαϊραν)* que Jésus serait venu apporter ? Marion Muller-Colard écrit :

« Au berceau, déjà, l'inconfort, l'inquiétude, l'angoisse... L'intranquillité dans tous ses états. La vie, puissante, majestueuse, *tranchante*. La vie sans concession et sans demi-mesure. Aucun de nous n'aura fait l'expérience de naître à moitié. Aucun de nous ne fera l'expérience de mourir à moitié. De bout en bout, la vie, entière et exclusive. On apprendra à mettre l'eau dans son vin,

mais la vie, elle, restera tout ou rien. On en prendre plein la vue, plein les poumons, plein le cœur. Car quelque chose nous saisit qui s'appelle exister – sortir de soi, être expulsé, *séparé*. On nous regarde, on nous dit *tu*, et il nous faudra une vie pour répondre *je*. » ( *L'Intranquillité*, page 12)

Intéressant, en lisant ce texte, je retrouve le poignard qui tranche et qui divise, sépare. L'aventure de la vie, qui nous appelle à l'existence en forme de *je*.

Et si cette image du poignard, de ce grand couteau qu'on utilisait pour le sacrifice, cette épée ne sert pas seulement à faire la guerre, à arrêter un homme dans le jardin de Gethsémané, à couper l'oreille d'un soldat, mais qu'elle est était porteur d'une bonne nouvelle ? Dans la lettre aux Hébreux 4 : 12, elle est comparée à la parole de Dieu. Une parole vivante et efficace, plus tranchante qu'aucune épée à deux tranchants. Elle pénètre jusqu'au point où elle sépare âme et esprit, jointure et moelle. Dans son livre *Le sacrifice interdit – Freud et la Bible*, Marie Balmary commente notre passage après avoir parlé du livre de Fritz Zorn, « Mars ». Dans son livre, il écrit l'enfer de sa jeunesse « paisible » :

*« Le thème le plus important de l'univers de ma jeunesse est sans doute l'harmonie (...) On ne comprendra jamais assez à quel point la notion d'harmonie était totale. J'ai grandi dans un monde si parfaitement harmonieux que même le plus fieffé harmoniste en frémissait d'horreur. Il ne devrait y avoir, sur tout, qu'une opinion, car une divergence d'opinion eût été la fin de tout. Aujourd'hui je comprends bien pourquoi, chez nous, une divergence d'opinion eût été l'équivalent d'une petite fin du monde : nous ne pouvions pas nous disputer (...) Je doute d'avoir appris de mes parents le mot « non » : en effet, on ne l'employait pas chez nous, puisqu'il était superflu. » (p. 100).*

Mary Balmary développe ensuite le côté bienfaisant, vitale même de ce couteau qui divise en relisant Matthieu 10 : 34 – 39 !

*« Il s'agit pas de dresser l'un contre l'autre, mais de faire deux, de séparer une personne d'une autre. Alors le couteau trouve son sens puisqu'il est question de séparer en deux ce qui pourrait ne faire qu'un si aucun couteau n'arrivait. Le fils ferait un avec son père. C'est-à-dire : il ne deviendrait pas fils mais le-même-que-son-père, il restera non séparé. De même la fille et jusqu'à la belle-fille. Ce couteau ne travaillera pas que dans la famille d'origine, mais aussi entre adultes, entre belle-mère et bru. » (page 108)*

Et je rajouterai la séparation décrite dans le verset 36 entre l'homme et les siens, ceux de sa maison.

*« Une interprétation nouvelle surgit alors peu à peu : celui qui aime son père, mère, fils ou fille au - dessus du fait de la séparation en deux... n'est pas digne de moi ; n'est pas digne de « Je » ; ne vaut pas (le mot « digne » en grec axios : qui vaut) pour « Je ». Quiconque aime son père ou sa mère plus que sa naissance (naître : faire deux de ce qui est un) ne vaut pas pour la parole en*

*première personne. Celui qui aime son fils au - dessus de la séparation du fils - c'est à dire encore : celui qui aime plus le fait que son fils soit sien que le fait qu'il soit né - ne vaut pas pour être sujet dans la parole, sujet de sa parole. Son « je » comporte un autre être que lui : il est impur, au sens chimique : mélangé. (...) Si j'interprète bien ce passage évangélique, Jésus ne dit pas quelque chose de nouveau en soi.(...) Cette « heureuse nouvelle » réside, me semble-t-il, dans la place où se situe le messager de cette nouvelle : au lieu exact d'où il parle, de son propre corps, au lieu même de sa parole en tant qu'être singulier (...) s'il a bien réussi à dire « Je » sans mélange, sans être confondu avec ses parents, ni ses amis, ni ses ennemis, ni es étrangers, ni Dieu même, alors il est bien « un », un seul. Le premier à être seul à parler dans son « Je » ? En ce sens, il rejoindrait le lieu du nom de Dieu, la première personne et le verbe être. Lieu d'où la Parole et où chacun de nous tente de parvenir à son tour. » (page 109 - 110)*

En lisant son analyse, je pense à nos jeunes ce week-end de Protestants en Fête. Le samedi, ils ont fait le grand jeu intitulé « Games of trees ». Un atelier animé par les EUL, Comprendre et s'engager, et les YMCA-UCJG Alsace leur invitait à devenir un héros de la Fraternité ! Mais pour y arriver, il fallait tout d'abord se rendre compte que chacun d'entre nous appartient à plusieurs groupes : la famille, les amis, une nation, une religion... et qu'on pouvait se sentir être sacrament étiré entre tous ces groupes identitaires. Parfois à en perdre l'équilibre ! Ils découvraient que l'homme à la fâcheuse tendance à suivre le groupe pour se sentir bien, en sécurité et du coup ne plus réfléchir pour soi-même. Comment oser dire « non », prendre sa responsabilité ? Que pour être « fraternel », il fallait parfois couper le cordon ombilical que nous relie avec les autres d'un groupe et prendre le risque de dire « je » ! Pour oser ce pas, la parole du Christ plus tranchante qu'une épée peut aider parfois.



*Les jeunes de Munster étirés entre leurs appartenances multiples*

Il est vrai qu'il s'agit là d'un travail de toute une vie. Et si Matthieu a placé son

texte dans le cadre de la mission de ses disciples, il a raison de dire que cette mission ne mène pas à une vie paisible, mais à une intranquillité qui ne se terminera jamais. Car n'a-t-il pas dit : « *Qui veut sauver sa vie la perdra. Et qui a perdu sa vie à cause de moi la trouvera.* » Perdre sa vie à vouloir la mettre à l'abri de l'intranquillité. Perdre sa vie à vouloir l'enfermer dans une paix étouffante, uniformisante, écrasante. Où le « nous » parle au lieu du « je ». Ou pour le dire avec les mots de Marion Muller-Colard :

« *Alors je continue, tête, insubordonnée, ignorante des modes et des routes tracées d'avance, à tenter le suivre, de loin, cet homme qui ne m'épargne ni le doute, ni le risque, ni l'exigence insoutenable de la liberté.* » (L'intranquillité, page 95)



Retrouver la vie ? Après l'avoir perdu ? Et si une paix serait possible après tout au cœur de cette recherche ? Une paix autre ?

« Une paix qui ne réduit pas nos contradictions, mais opère sur elles cette étrange alchimie dans laquelle les contraires cessent de nous tirailler pour simplement nous élargir. (...) Le lieu sûr de ma paix est une soif inassouvie, un élan, un sursaut. Ce lieu sûr est une traversée, l'appartenance à l'espèce nomade à qui jamais rien n'appartient. Le lieu sûr de ma paix est ce plus-grand-que-moi, cet Autre qui me saisit et que je ne saisis pas, qui m'inspire et m'aspire au-delà de moi-même, au-delà de ce dilemme tourbillonnant de tout vivant, pris entre l'effroi de la mort et l'acceptation de ma finitude. » (L'*Intranquillité*, page 99 et 100)

« *Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le combat.* » (Matthieu 10:34) Rejeter la paix, qui veut faire de nous des protestants uniformes, des chrétiens unis à outrance. Marcher sur les traces du Christ, qui nous appelle à quitter les nids de nos familles identitaires, luthériennes, réformés, évangéliques, protestantes tout court et oser dire « je » afin de soulever la responsabilité là où on vit, pouvoir

devenir des héros de la fraternité.

Et j'en ai vu, lors de mon week-end passé à Strasbourg ! Des héros de la foi. Ces hommes et ces femmes, tous ces jeunes qui cherchent à accueillir le message du Christ au centre de leur vie. Peu importe leurs origines confessionnelles, ils essayent à faire passer leur fidélité au Christ avant toute chose. Et ils continueront là d'où ils sont venus, reboostés par ce qu'ils ont vécu ensemble. Avec une certitude qui les relie : vivre l'Évangile n'est pas de tout repos !